

היסטוריה של האחר
התולדות האחרת
رواية الآخر التاريخية

Histoire de l'autre

Israël - Palestine



« Un petit livre promesse
d'un avenir meilleur »

Élie Barnavi



Des Palestiniens capitulent lors de la guerre de 1948.

LE POCHE

La main tendue

HISTOIRE DE L'AUTRE. ISRAËL-PALESTINE,
 COLLECTIF, TRADUIT DE L'ARABE PAR RACHID AKEL
 ET DE L'HÉBREU PAR ROSIE PINHAS-DELPUECH,
 LIANA LEVI PICCOLO, 176 P., 10 EUROS.

★★★★☆ « Il peut sembler absurde qu'on puisse parler de paix le lendemain du 7 octobre, à l'heure où, en réponse à l'orgie sanglante du Hamas, Tsahal dévaste la bande de Gaza », écrit Elie Barnavi dans la postface inédite de ce livre publié il y a vingt ans (30 000 exemplaires vendus à l'époque), et où, à l'initiative de Prime, une ONG fondée par des universitaires israéliens et palestiniens, des professeurs des deux bords racontaient, de leur point de vue, l'histoire commune. Et Barnavi d'ajouter : « Mais cela n'a rien d'absurde. Souvent, c'est des tréfonds du malheur que jaillissent les solutions qui y mettent fin. » On se replongera donc dans ce court livre, écrit en hébreu et en arabe, et qui est plus qu'un simple manuel d'histoire – même si tous les éléments sont présentés pour permettre d'appréhender dans le respect de la véracité historique la déclaration Balfour de 1917, la guerre de 1948, la guerre de Six-Jours et la Première Intifada. Un texte indispensable.

DIDIER JACOB



Afrique | Moyen-Orient **DOSSIER NETANYAHOU**

Guerre Israël-Hamas

Elie Barnavi : « Le legs de Netanyahu ne sera qu'un champ de ruines »

Ancien ambassadeur d'Israël en France, l'historien reste l'une des voix de la paix dans l'Etat hébreu. Une rareté depuis le 7 octobre.

C'est un livre d'une centaine de pages, tout simple, au concept qui relève pourtant du miracle. Dans *Histoire de l'autre* (aux éditions Liana Levi), les pages paires présentent la vision israélienne de l'Histoire, les pages impaires la vision palestinienne. Deux peuples, deux récits, deux incompréhensions. Rédigé il y a vingt ans par six professeurs palestiniens et six professeurs israéliens, une nouvelle édition du livre sort en français en ce début d'année, alors que la guerre gronde à Gaza et qu'Israël reste traumatisé par les massacres du 7 octobre.

Qui d'autre que l'historien Elie Barnavi pour signer la postface de cette utopie de poche, cette ode au respect et à l'intelligence ? L'ancien diplomate, défenseur de la paix et d'une solution à deux Etats, s'est toujours farouchement opposé au cynisme de Benyamin Netanyahu. Pour L'Express, il analyse la responsabilité historique du Premier ministre israélien dans le fiasco du 7 octobre et l'impasse de la guerre à Gaza.

Depuis le 7 octobre, l'union sacrée s'est faite derrière le drapeau en Israël. A une exception près : les manifestations massives contre Benyamin Netanyahu. Est-il le grand diviseur de la nation ?

Elie Barnavi C'est un rôle qu'il a endossé depuis déjà bien longtemps. Sa stratégie a toujours consisté à diviser et à monter les communautés ou les camps politiques les uns contre les autres. Aujourd'hui, le changement est qu'il fait presque l'unanimité contre lui : seuls 15 à 20 % d'Israéliens souhaitent son maintien au pouvoir, tous les autres désirent sa mort politique.

Netanyahu s'est construit un camp de fidèles pendant sa longue carrière et a transformé son parti, le Likoud, en une secte dévouée à sa personne, comme Donald Trump aux Etats-Unis [NDLR : avec le parti Républicain]. Ce dispositif

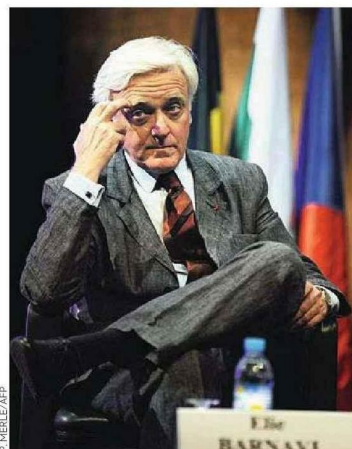
s'est fissuré depuis le 7 octobre et il n'en reste plus grand-chose. Le magicien Netanyahu a perdu de son charme et peu, en Israël, pensent qu'il pourra s'en sortir.

Ses soutiens lui attribuent-ils aussi la responsabilité du fiasco du 7 octobre ?

Les autres en étaient déjà convaincus avant. Mais même dans son camp, il a perdu de son aura, et il se retrouve avec de nombreux adversaires au sein du Likoud. Ces derniers n'osent encore rien dire en raison de l'union sacrée que vous évoquez, mais aussi en raison de la peur que Netanyahu continue d'instiller chez ses camarades. Néanmoins, tous sentent l'odeur du sang et il ne survivra pas politiquement à la fin de la guerre.

Avec ces sondages catastrophiques, existe-t-il un risque que Netanyahu cherche à prolonger la guerre, voire à l'étendre au niveau régional, afin de rester au pouvoir ?

Objectivement, l'intérêt de Netanyahu consiste à prolonger la guerre. Mais il n'est



« Un mythe s'est effondré : celui de notre absolue liberté de manœuvre »

pas tout-puissant pour mener cette guerre. Il a dû faire entrer deux de ses principaux adversaires politiques dans le cabinet de guerre, Benny Gantz et Gadi Eizenkot, il ne se trouve donc pas seul à la manœuvre. L'armée aussi a son mot à dire ! Netanyahu seul ne peut décider de la longueur de la campagne ni de son intensité. Sans parler des Américains...

Des ministres et des députés israéliens d'extrême droite évoquent des déplacements massifs de Palestiniens vers l'Egypte et le retour de colonies à Gaza. Quelle influence gardent-ils sur Netanyahu ?

Politiquement, ils sont déterminants et l'empêchent de décider quoi que ce soit. En Israël, le véritable débat sur le jour d'après n'a pas commencé. Notre pays se retrouve engagé dans une campagne militaire d'envergure sans la moindre idée de la manière dont nous allons en sortir. Par peur de perdre sa majorité, Netanyahu se retrouve coincé entre les Etats-Unis et ses alliés d'extrême droite : la moindre concession faite aux Américains peut faire chuter son alliance.

Evidemment, il ne partage pas leurs idées sur Gaza et sait très bien qu'elles sont inapplicables. Il n'est pas un imbécile, il sait lire une carte et comprend la situation. Mais il se trouve paralysé politiquement, et c'est une raison supplémentaire pour s'en débarrasser : ce Premier ministre est incapable d'imaginer une véritable stratégie politique de sortie de guerre. Et les Américains commencent à perdre patience. Cette situation ne pourra pas perdurer pendant plusieurs mois...

Un mythe s'est effondré le 7 octobre : celui de notre absolue liberté de manœuvre. En Israël, l'idée dominait que nous étions une puissance militaire à la fois considérable et souveraine, que nous décidions seuls de notre destin, de l'intensité de nos guerres. Les événements ne se déroulent pas de cette manière. Sans l'aide militaire américaine, sans leurs armes, leurs munitions, leurs obus, nous ne pouvons pas continuer longtemps. Les Américains disposent d'un énorme levier d'influence, dont ils ne se sont pas encore vraiment servi. Ce sont eux qui déterminent la durée et l'intensité des engagements militaires israéliens.

Dans la postface d'*Histoire de l'autre*, vous écrivez que parler de paix après le 7 octobre n'a rien d'absurde, que des solutions peuvent émerger de ces malheurs. Reste-t-il des Israéliens et des Palestiniens pour avancer vers la paix malgré le traumatisme, malgré la guerre ?

Malgré ce traumatisme, malgré la guerre, voire en raison du traumatisme et de la guerre, cette catastrophe peut servir de pivot historique. Un exemple : la solution à deux Etats était complètement démonétisée, plus personne ne l'évoquait. Ses seuls soutiens, comme moi, ne croisaient que des regards apitoyés. Aujourd'hui, tout le monde en parle : les Américains, les Européens, les Arabes... Un pays clé comme l'Arabie saoudite, qui se trouvait sur le point de passer les Palestiniens par pertes et profits, assure désormais qu'il n'y aura pas de normalisation avec Israël sans solution pour les Palestiniens.

Tant que la guerre se poursuit, il est difficile d'imaginer un règlement de la question palestinienne. Mais il est évident que nous nous dirigeons vers ce chemin, qu'il faudra imaginer ce qui n'existait pas avant, c'est-à-dire la réunification des deux morceaux du territoire palestinien sous la férule de l'Autorité palestinienne, avec l'implication de la communauté internationale pour assurer la sécurité dans la bande de Gaza et sa reconstruction. De tout ce malheur, de tout ce sang, peut sortir du bon.

Est-ce possible avec les dirigeants actuels des deux camps ?

En Israël, rien n'est possible avec le gouvernement actuel, opposé idéologiquement à toute avancée. En face, l'Autorité palestinienne n'est pas vraiment une mariée présentable : c'est un corps vermoulu, corrompu, dirigé par un vieillard sans autorité et discrédité [NDLR : Mahmoud Abbas]. Mais il n'y en a pas d'autres ! Pour aboutir à une formule sérieuse, ces deux bouchons politiques devront sauter. Ce sera sans doute plus rapide chez nous que chez eux.

Cela prendra du temps, mais Israël ne peut pas laisser derrière lui une espèce de Somalie anarchique et misérable [à Gaza]. Sinon le terrorisme relèvera la tête et cette guerre n'aura servi à rien.



Reste-t-il des partisans de la paix dans les deux camps ? Oui, selon Elie Barnavi.

Le départ de Netanyahu serait-il le premier pas vers une paix éventuelle ?

Son départ et celui de toute son équipe : le Premier ministre dépend d'éléments extrémistes, suprémacistes, hostiles à toute avancée politique. Il faut voir ce gouvernement et Netanyahu comme un ensemble. Les grandes manifestations d'avant-guerre pour exiger leur démission ont déjà repris, une commission d'enquête sera mise en place pour déterminer les responsabilités de la catastrophe du 7 octobre... Netanyahu ne pourra pas y échapper.

Après la guerre du Kippour, en 1973, le Likoud avait pour la première fois ravi le pouvoir aux travaillistes. Un tel basculement politique est-il possible aujourd'hui ?

Oui, mais la situation est encore plus grave. La crise ouverte par le 7 octobre défie toute comparaison avec celle de la guerre du Kippour. A l'époque, il s'agissait d'un affrontement entre deux armées, sans pertes civiles, avec une victoire militaire à la clé. Nette et claire. Certes, l'échec des renseignements avait produit un traumatisme, mais sans commune mesure avec cet affaiblissement épouvantable que nous avons connu le 7 octobre. Il faut bien comprendre : ce pogrom inouï, sans précédent, s'est produit sur le territoire souverain d'Israël. Où était l'armée ? Où était l'Etat ? Où étaient les services spéciaux ?

Des ressemblances existent tout de

même. D'abord, après un échec pareil, les dirigeants ne restent pas au pouvoir. Cela avait pris du temps, mais Golda Meir [NDLR : la Première ministre de 1969 à 1974] avait dû partir. Trois ans plus tard, le renversement de mai 1977 s'est produit et le Likoud s'est imposé. Ce genre d'événements provoque toujours des tremblements de terre politiques, sociaux et culturels. Le 7 octobre ne fera pas exception.

Comment les livres d'*Histoire* se souviendront-ils de Netanyahu ?

Son héritage sera vraiment catastrophique. Il voulait rester dans l'Histoire comme Monsieur Sécurité, cela a donné le 7 octobre. Il voulait être Monsieur Economie, il faudra voir l'état des finances israéliennes après cette guerre. Il voulait être l'homme de la paix avec le monde arabe, tout en s'asseyant sur les Palestiniens, nous voyons le résultat.

Je fais partie de ceux qui n'ont jamais été impressionnés par l'héritage de Netanyahu, même si je lui reconnaissais une très grande habileté politique, beaucoup d'intelligence et une vaste culture. Mais de son héritage politique, militaire et économique, il ne restera qu'un champ de ruines. Sans même parler de ses déboires judiciaires, qui pourraient le voir finir sa carrière en prison. L'ensemble se révèle catastrophique, pour lui comme pour nous. *

**PROPOS RECUEILLIS
PAR CORENTIN PENNARGUEAR**

Famille du média : **Médias régionaux**
(hors PQR)

Périodicité : **Hebdomadaire**

Audience : **10000**

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : **25 janvier 2024 P.39**

Journalistes : **BA**

Nombre de mots : **125**

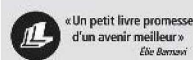
UN LIVRE QUI POURRAIT CHANGER LE MONDE ?

Histoire de l'autre, Israël- Palestine

**David Chemla : « Entendre
l'histoire de l'autre est un pré-
lude à sa reconnaissance »**

L'ouvrage, écrit par un collec-
tif, a une vingtaine d'années. À
ce moment-là, l'espoir existait
encore de réconcilier israéliens
et palestiniens. Saluons l'ini-
tiative des éditions Liana Levi

qui réédite
cet opus
où chacun
présente
sa vision
du passé
de son
peuple. À
gauche, la
version is-
raélienne,
à droite
la version
palesti-



nienne. Une manière de mieux
se comprendre, de rapprocher
les points communs ou de
dialoguer sur les divergences.
Une graine d'espoir plantée
dans un terreau de haine... **BA**